

III

Monsieur Otto Schlosser, qui laissait volontiers croire qu'il était un négociant aisé, était en réalité fort mal dans ses affaires et il ne soutenait le peu de crédit qu'il lui restait qu'au moyen d'expédients de tous genres : billet de complaisance, renouvellements d'effets, emprunts, il mettait tout en œuvre pour se procurer de l'argent et on le rencontrait plus souvent dans un café du boulevard où il semblait avoir fait élection de domicile, que chez lui ; c'était là que, lorsqu'il ne passait pas la majeure partie de son temps à jouer aux cartes avec d'autres piliers de la maison, il tripotait avec des juifs allemands qui fréquentaient aussi le café, des affaires qui, en cas de contestations entre les intéressés, eussent été beaucoup plus du ressort de la police correctionnelle que de celui du tribunal de commerce.

C'étaient pour la plupart, des prêteurs sur gages, de soi-disant commissionnaires en bijouterie, de prétendus marchands de toiles, dont la véritable industrie était l'escroquerie, par des moyens d'apparence légale.

Ils se réunissaient dans une des salles de billard et, tout en ayant l'air de s'absorber dans d'interminables parties de bésigue, ils se proposaient mutuellement de bons coups à faire, et se renseignaient réciproquement sur le plus ou moins de facilité avec laquelle telle ou telle maison de commerce se laisserait duper en livrant à crédit des marchandises qui devaient être revendues le lendemain à perte, contre argent comptant.

Schlosser avait largement usé et abusé de tous les moyens que ses compatriotes avaient pu lui fournir, il ne savait plus de quel bois faire flèche, lorsque le hasard vint à son secours. Sa femme avait retrouvé une amie de sa jeunesse mariée à un certain Joseph Muller qui, ostensiblement se disait marchand de dentelles, mais dont l'unique métier était de travailler pour le compte d'un personnage de Berlin qui collectionnait des renseignements intimes et secrets sur les agissements du Gouvernement français. Schlosser et Muller ne tardèrent pas à se voir à se lier ; ce dernier, qui était allé trouver son nouvel ami au café, continua à le fréquenter, et, un beau jour qu'ils en sortaient ensemble, Muller prit le bras de Schlosser dans le dessein de remonter avec lui le boulevard et le faubourg Poissonnière, et il lui toucha deux mots de l'argent que pouvaient gagner deux honnêtes Prussiens, en associant leur intelligence pour se procurer des renseignements de nature à servir leur pays.

Ces paroles tombèrent dans l'oreille de Schlosser comme tombe la semence sur une terre féconde.

Il avoua à son compagnon que son plus vif désir était de

se livrer à l'espionnage. C'était une carrière pour laquelle il se sentait une véritable vocation.

Muller le félicita sur ses bonnes dispositions et, sur les indications de celui-ci, il se mit à l'œuvre ; mais il gagna peu à ce métier ; ses relations ne lui permettaient guère de fournir des renseignements importants.

Depuis quelque temps, Muller ne cessait de répéter qu'il paierait cher celui qui lui procurerait la recette d'une nouvelle poudre que le Gouvernement français venait d'expérimenter. Schlosser réfléchit à cette ouverture et, un jour, il déclara à son ami qu'à force de peine et de soins, il était parvenu à décider un employé du ministère de la Guerre, le nommé Lucien Chatenay, à lui vendre le secret de cette fabrication.

Muller était ravi, mais comme il n'était pas homme à acheter chat en poche, il fit observer à son complice qu'il fallait que la source de l'information fût garantie.

—Vous avez parfaitement raison, mon cher Muller, non seulement la recette sera signée par M. Chatenay dont vous pourrez vous assurer de la personnalité, mais encore, comme je l'ai exigé, elle sera écrite sur papier portant l'en-tête ministériel.

—En vérité, vous aurez cela ?

—Je l'aurai.

—C'est parfait.

—Oui, mais vous comprenez combien un pareil document est précieux et, je vous l'ai dit, il coûtera cher ; il me faut deux mille francs en échange.

—Remettez-moi ce papier et je vous compte les deux mille francs.

—C'est convenu, avant peu, il sera entre vos mains.

Le soir même du jour où Mme Muller était allée faire visite à Mme Schlosser, le mari de celle-ci avait livré la fameuse pièce promise à Muller enchanté, qui avait tiré de son portefeuille deux billets de mille francs et les lui avait donnés en échange.

Le lendemain matin, Mme Muller partait pour l'Allemagne, afin de remettre elle-même la précieuse recette aux mains de celui qui l'avait demandée, ne jugeant pas qu'il fut prudent de la confier à la poste.

IV

Lucien Chatenay était assez embarrassé pour savoir comment s'y prendre afin de connaître et punir le calomniateur qui n'avait pas craint de mêler le nom d'un honnête homme au trafic infâme d'un espion.

En effet, la situation était assez délicate.

Pouvait-il aller trouver Mme Schlosser et lui demander compte des paroles qu'avait prononcées son amie et qui avaient été recueillies par la maîtresse de piano, sa fiancée, alors que celle-ci ne devait nullement se préoccuper de ce qui se disait autour d'elle ?

Quoi ! prêtant une oreille indiscreète, elle avait entendu parler en termes blessants de son fiancé, et ce qu'elle avait surpris dans une conversation tenu devant elle en langue étrangère par des personnes qui causaient en toute liberté, ne se croyant ni écoutées ni comprises par un professeur qui de-

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSIEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin.

Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ,

Jack Fish Lake, N.W.T.